

S'HABILLER

MARCHER

TOUCHER

ATTENDRE

ESPÉRER

COURIR

SE PENCHER

AIMER

SORTIR

BOUGER

SE VANNER

RÉSISTER

SE LEVER

PATIENTS





PRÉSENTE
UNE PRODUCTION MANDARIN PRODUCTION, KALLOUCHE CINEMA ET FIMALAC

PATIENTS

UN FILM DE
GRAND CORPS MALADE ET MEHDI IDIR

PABLO PAULY SOUFIANE GUERRAB MOUSSA MANSALY NAILIA HARZOUNE FRANCK FALISE YANNICK RENIER

UN SCÉNARIO DE GRAND CORPS MALADE & FADETTE DROUARD
LIBREMENT ADAPTÉ DE L'OUVRAGE « PATIENTS » DE GRAND CORPS MALADE, ÉDITIONS DON QUICHOTTE

DURÉE : 1H50

SORTIE LE 1^{ER} MARS 2017

DISTRIBUTION GAUMONT

QUENTIN BECKER & CAROLE DOURLENT
30, AVENUE CHARLES DE GAULLE - 92200 NEUILLY/SEINE
TÉL. : +33 1 46 43 23 06 / 23 14
QUENTIN.BECKER@GAUMONT.COM / CAROLE.DOURLENT@GAUMONT.COM

RELATION PRESSE

ANDRÉ-PAUL RICCI / TONY ARNOUX
6, PLACE DE LA MADELEINE - 75008 PARIS
TÉL. : +33 1 49 53 04 20
APRICCI@WANADOO.FR / TONY.ARNOUX@ORANGE.FR

MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.GAUMONTPRESSE.FR



SYNOPSIS

D'après le roman de Grand Corps Malade

Se laver, s'habiller, marcher, jouer au basket, voici ce que Ben ne peut plus faire à son arrivée dans un centre de rééducation suite à un grave accident.

Ses nouveaux amis sont tétras, paras, traumatés crâniens... Bref, toute la crème du handicap.

Ensemble ils vont apprendre la patience. Ils vont résister, se vanter, s'engueuler, se séduire mais surtout trouver l'énergie pour réapprendre à vivre.

PATIENTS est l'histoire d'une renaissance, d'un voyage chaotique fait de victoires et de défaites, de larmes et d'éclats de rire, mais surtout de rencontres : on ne guérit pas seul.



**ENTRETIEN AVEC
GRAND CORPS MALADE
& MEHDI IDIR**



À l'origine de PATIENTS, il y a le livre qui raconte votre année de rééducation dans un centre après un accident. Quand avez vous songé à l'adapter au cinéma ?

GRAND CORPS MALADE Dès que j'ai commencé à le rédiger. Je m'intéresse à tout type d'écriture : le slam, la chanson, le livre. Et le scénario en fait partie. L'idée est restée dans un coin de ma tête, jusqu'à ce que j'en parle à mon manager qui m'a encouragé à me lancer.

À quel stade de l'écriture est entrée Fadette Drouard, votre co-scénariste ?

G.C.M. Dès le début. Il fallait structurer le récit, et Fadette connaît les codes du scénario. La première chose qu'elle m'a dite après avoir lu le livre, c'est qu'il y avait trop de personnages. On a dû en supprimer, parfois fusionner des anecdotes pour les rapporter à un seul. On a quasiment écrit d'un jet. Le montage final est d'ailleurs assez proche de la première version du scénario.

Pourquoi avoir choisi Mehdi Idir pour le coréaliser ?

G.C.M. Plus j'avancais dans l'écriture, plus je m'appropriais les scènes, imaginant ce que je demanderai aux acteurs. Une fois le scénario terminé, je ne me voyais plus le confier à un réalisateur en lui disant : « Vas-y, fais ton film » ! Dès lors il m'a semblé évident de proposer à Mehdi de m'épauler. Il réalise mes clips. C'est son métier. Même si pour lui c'était également une aventure puisque c'est son premier long.

Justement, comment se prépare-t-on à réaliser un premier film ?

MEHDI IDIR On est tous deux de nature très zen. Peu de choses nous stressent. Mais on connaît nos lacunes. Alors pour ne pas se trouver en difficulté au moment de rencontrer les chefs de poste, on s'est attelé très tôt au découpage. Que ce soit pour la déco, la lumière, le choix de l'objectif, le placement de la caméra, on a établi avec précision ce qu'on voulait pour chaque scène.

G.C.M. La veille du premier jour de tournage, tu te dis que tu t'es peut-être mis dans une sacrée galère. Mais le travail en amont a payé.

Quel était le fonctionnement de votre duo ? Que vous êtes-vous apportés ?

G.C.M. De la confiance. Sur le plateau comme au montage, le plus difficile reste de choisir la meilleure prise. Or un échange de regard avec Mehdi suffit à lever le doute. On nous a d'ailleurs fait remarquer qu'on est tout le temps du même avis.

M.I. Il m'est arrivé de demander à un acteur de modifier son jeu et de m'entendre dire : « Mais Fabien m'a dit la même chose... Mot pour mot. »

G.C.M. Je savais qu'on avancerait bien ensemble. Du découpage à la réalisation en passant par la direction des comédiens, on ne s'est pas réparti les rôles. On a tout fait à deux.

Mehdi, l'essentiel du film se déroule dans un centre de rééducation. Quelle fut votre première impression ?

M.I. Je connais Fabien (Grand Corps Malade) depuis longtemps, j'ai lu son livre. Je n'ai donc pas eu le sentiment de découvrir un monde. Pour autant, deux choses m'ont frappé. D'abord, une sensation d'enfermement. J'ai tourné un court métrage en prison, et j'ai eu le même ressenti. On y allait pour travailler. On entraît. On sortait. Les patients eux restent des mois pour essayer d'aller mieux. Ce qui m'a également impressionné, c'est de constater à quel point la vie reprend ses droits. Avec les patients tu parles de tout, de rien. Mais quand arrive le moment où l'un d'eux raconte son histoire, tu prends une claque. Surtout s'il est jeune. Ce que je retiens, c'est leur incroyable force de caractère.

Grand Corps Malade, le centre est celui où vous avez effectué votre rééducation. Racontez-nous vos sensations ?

G.C.M. J'y étais déjà retourné, un an après mon premier séjour. À cause des odeurs et des souvenirs de moments très durs que j'y ai connus, ma tête s'était mise à tourner. Mais à cette époque il n'y avait que du handicap lourd. Aujourd'hui, on croise des patients avec des béquilles. C'est moins impressionnant. Pour le film, on a d'ailleurs voulu recréer ce que j'ai connu : un univers dans lequel tout le monde est en galère.

Les personnages s'inspirent de personnes que vous avez côtoyées. Dans quel état d'esprit avez-vous abordé le casting ?

G.C.M. Je me suis effectivement inspiré de personnes que j'ai connues et de scènes vécues. Celle où Steeve se saoule à la vodka pour essayer de se suicider, je ne l'ai pas inventée. Je raconte des histoires vraies, mais incarnées par de nouveaux personnages.

M.I. Avant tout, on cherchait de fortes personnalités. Nailia (Harzoune) nous a proposé ce qu'on voulait : une Samia qui a du caractère, sans être hystérique. Soufiane (Guerrab), phrase après phrase s'est révélé être le Farid qu'on recherchait. Nos acteurs sont tous différents.

G.C.M. Et ont tous une gueule. Moussa (Mansaly) est charismatique, et sa voix cassée apporte un supplément d'âme, une mélancolie qui sied au fatalisme de Toussaint, son personnage. Franck (Falise) a ce regard particulier dans lequel on perçoit beaucoup de choses, sans qu'on puisse tout saisir. Or Steeve qu'il interprète est un personnage insaisissable. Pour jouer Ben, Pablo (Pauly) devait être aussi crédible dans la peau d'un petit chambreur de banlieue, que dans la scène où il pleure. Comme tous, il devait également intégrer les contraintes de mouvements limités à la tête et aux épaules. Pablo... il assimile tout. C'est une machine. Un très grand acteur. La force de nos comédiens, c'est d'avoir su transcender leur personnage. Je ne voyais plus les potes

que j'ai connus, mais des personnages de fiction.

M.I. ...Et tu ne te voyais plus toi.

Pourtant, Ben s'inspire du jeune homme que vous étiez, et on note une ressemblance parfois troublante entre Pablo Pauly et vous.

G.C.M. Oui, pourtant c'est uniquement sur le jeu qu'on l'a choisi.

M.I. D'autant qu'au moment du casting Pablo portait les cheveux longs, une grosse barbe. Ce n'est qu'une fois rasé qu'on a réalisé : « Ah oui, il ressemble à Fabien ».

G.C.M. La seule scène qui m'a troublée c'est celle où il marche. Avant ça, Ben est en fauteuil. Ce n'est pas moi. Ça fait 17 ans que je suis debout. Mais là, je me suis dit : « Tiens, tu t'es mis en scène », comme si j'avais réalisé ce film pour parler de moi alors que je ne suis pas dans ce délire. Comme Ben, j'étais basketteur, j'ai eu un accident et un jour je me suis relevé en m'appuyant sur deux barres... Pourtant, durant le tournage, je ne pensais qu'au taf. Je n'ai jamais eu le sentiment de revivre des moments douloureux ou une forme de thérapie qui m'aurait fait dire : « Ça y est, je me suis libéré de cette histoire. »

Au-delà du sort de Ben, le film s'attarde sur les liens que tissent les protagonistes. Quel regard portiez-vous sur les comédiens durant les scènes de groupe ?

G.C.M. En regardant jouer cette bande de potes : des jeunes qui, malgré les difficultés qu'ils vivent, se lient, se chambrent, s'engueulent comme s'ils étaient au pied de leur immeuble... Je me disais : « Ça marche ! » L'interaction entre les personnages était l'une de nos priorités. Et le personnage de Farid incarné par Soufiane y est pour beaucoup. Il est le seul à ne pas être dans cette phase de transition où tu découvres le monde du handicap. Il apporte la lumière. Plus le tournage avançait, plus on se disait : « Soufiane est en train de tout déchirer ».

M.I. Si le spectateur s'attache à eux, alors on aura gagné.

De quelle façon les avez-vous préparés ?

G.C.M. On a passé une journée au centre. Ils ont observé les patients, discuté avec eux. Mon ancien kiné leur a indiqué les positions possibles en fonction du handicap.

M.I. On voulait que chacun en adopte une différente. Ils ont immédiatement trouvé la leur.

G.C.M. Pablo pour sa part était dans l'observation.





Il se comportait comme un valide, prenait des notes. On était presque inquiets. Puis on a compris que c'était sa manière de travailler. Car une fois entré dans son personnage, il l'a fait comme personne.

M.I. La scène où il tombe, on l'a visionné au ralenti. Ses mains étant censées être recroquevillées à cause du handicap, il fallait vérifier qu'il n'ait pas eu le réflexe de les ouvrir pour amortir sa chute. Et bien non... il ne l'a pas fait.

Qu'attendiez-vous des comédiens en priorité ?

G.C.M. Que leurs dialogues sonnent vrais. À une semaine du tournage, on leur a mis un coup de pression : « Ça y est les gars, vous devez connaître vos textes ». Mais une fois sur le plateau, on leur a laissé une certaine liberté.

M.I. On tournait la première prise en respectant le texte, puis on les laissait libre de modifier les dialogues qui ne fonctionnaient pas.

G.C.M. À l'exception de ceux qui véhiculent des informations nécessaires à la compréhension de l'histoire. Pour le reste, on les dirigeait en fonction de leur personnalité. À force de les côtoyer, on a fini par bien les cerner.

M.I. On connaissait leurs points faibles.

Aviez-vous un film de référence en ce qui concerne l'esthétique, la réalisation, le ton ?

G.C.M. Sur le ton, il était hors de question de verser dans le pathos. Ce n'est pas dans notre tempérament. Il y a des moments de gravité, mais on y a injecté de la vie, de l'humour, de l'autodérision. Ce qui permet de passer d'une émotion à une autre. Pour la réalisation, on se demandait comment filmer un mec bloqué sur son lit pendant le premier quart d'heure du film. On pensait visionner des longs métrages qui se déroulent dans des hôpitaux, traitent du handicap, mais finalement, on s'est appuyé sur nos idées

M.I. On aurait pu filmer à l'épaule, mais on ne voulait pas d'un style trop réaliste. On souhaitait que la caméra suive l'évolution physique du personnage. Avec des plans fixes, serrés, de la profondeur de champ pour montrer que son champ de vision est au départ réduit. Puis un plan séquence au moment où il quitte sa chambre qui s'élargit. Le principe était d'apporter des mouvements de caméra de plus en plus complexes, mais petit à petit.

Pourquoi avoir choisi d'ouvrir le film en caméra subjective ?

G.C.M. Quand tu passes un mois alité, sans pouvoir voir autre chose que le plafond, tu t'interroges : « Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est un cauchemar ! » On voulait que le spectateur lui aussi se demande ce qu'il se passe.

M.I. ...Et qu'il découvre l'univers restreint de Ben à travers ses yeux.

Quelles ont été les scènes les plus complexes à mettre en place ?

M.I. Celle de la cantine. On a dû ajouter des dialogues pour la fluidifier, tout en gérant les acteurs, la figuration, et un mouvement de caméra compliqué qui démarrait en hauteur pour terminer sa course au niveau de la table... On a galéré.

G.C.M. C'était la première fois qu'on sortait de la chambre, qu'on tournait avec des figurants - plus de cinquante - et qu'on réalisait un plan séquence impliquant que tout soit parfait. C'est la scène qui a nécessité le plus de prises. Mais on ne s'est jamais dit qu'on n'allait pas y arriver.

Qu'avez-vous appris sur ce tournage ?

G.C.M. Que le cinéma regroupe beaucoup de métiers différents, exercés par de vrais pros. Je travaille en équipe sur mes tournées, mais sur un tournage l'organisation est beaucoup plus carrée. Tu lances des directions et les techniciens mettent en forme tes idées avec compétence et précision. Ce sont des machines de rigueur.

M.I. Je me disais : « Ils ont fait plus de 25 films ; Fabien donne des concerts ; moi je réalise des clips... Ils vont peut-être nous prendre de haut ». Mais non. C'est aussi grâce à Mandarin et à notre chargé de production qui nous ont présenté des chefs de poste très zen.

Quel souvenir en gardez-vous ?

G.C.M. On a vécu la magie du cinéma avec une équipe soudée. Les techniciens nous l'ont dit : « Ne vous voilez pas la face. Tous les tournages ne se passent pas comme ça. » On était triste de se quitter.

M.I. C'est notre premier film, inspiré de l'histoire de Fabien. On a vécu cette aventure ensemble dont sept semaines en immersion dans le centre. Est-ce dû au fait qu'entre les prises l'équipe discutait avec les patients, voyait ce qu'ils vivaient ?... J'ai eu le sentiment que chaque personne impliquée travaillait avec cœur, avec envie. Comme si chacun était investi, non pas d'une mission, mais du désir de réaliser un beau film, pour eux... Ces patients qu'on côtoyait chaque jour.

Faut-il voir dans ce film une forme d'hommage ?

G.C.M. Oui ! Un hommage au courage. Pas celui du héros. Celui que t'impose un sixième sens : l'envie de vivre malgré tout. J'ai vécu avec des icônes de courage pendant un an. Je m'en suis sorti. La plupart non. Donc oui, ce film leur rend hommage.

Avez-vous envie de renouveler l'expérience d'un tournage ?

M.I. Oui. Notamment parce que toutes ces discussions avec l'équipe, cette effervescence sur le plateau... c'est le meilleur truc du monde.

G.C.M. Et on a déjà une idée de ce qu'on veut faire.

Pourquoi avoir confié la BO du film à Angelo Foley ?

G.C.M. On cherchait un son particulier, un thème original, et surtout pas la typique petite mélodie jouée au piano qui aurait trop souligné l'émotion. Pour avoir travaillé avec Angelo sur mon dernier album (*Il nous restera ça*), je connais sa capacité à tordre les sons. Il nous a proposé pour thème une mélodie avec des variations qui épousent parfaitement

les différentes tonalités du film. Il y a à la fois de la gravité, une certaine sérénité, et un aspect lumineux.

Parlez-nous du titre que vous avez écrit pour le générique de fin...

G.C.M. J'ai longtemps hésité, je trouvais ça trop attendu. Puis je me suis dit que, dans la mesure où je n'interviens pas dans le film alors que c'est mon histoire, je pouvais le faire de cette façon mais, en deuxième partie de générique, après la chanson de NTM. J'ai écrit « Espoir adapté » sur la musique d'Angelo. Anna Kova chante le refrain.

De tous les défis que représentait l'aboutissement du projet, quel est celui que vous êtes fiers d'avoir relevé ?

G.C.M. Celui d'avoir réunis nos acteurs. Ils sont beaux, jouent bien...

M.I. On voit beaucoup de films français. Bien souvent, les mêmes comédiens reviennent. Sans savoir qu'on réaliserait un film un jour, on se disait que si on avait cette opportunité, on choisirait non seulement de nouvelles têtes, mais des acteurs qui sont bons. Je suis très fier des nôtres.

Qu'aimeriez-vous que le public retienne du film ?

M.I. Sur la forme, qu'il perçoive qu'on a essayé de faire un film différent, dans la réalisation, comme dans le choix des comédiens et notre volonté de les mettre en avant. Sur le fond, qu'il retienne que lorsqu'on vit un drame, l'important c'est ce qu'on reconstruit et qui permet de se relever.

G.C.M. Si certains trouvent la réalisation élégante, tant mieux. Mais j'aimerais avant tout que les spectateurs se réjouissent de découvrir de nouveaux acteurs, qu'ils retiennent leur nom, et que le film puisse modifier leur regard sur le handicap. Même si l'effet ne dure qu'un temps. Le véritable Farid m'a dit un jour : « Quand les gens te rencontrent la première fois, tu n'es qu'un handicapé. C'est ta seule identité. » Ces propos m'ont marqué. Je serais heureux qu'au moment où il croise un type en fauteuil, le spectateur se dise qu'il y a d'abord un être humain, qui a vécu un drame, et s'est battu.





LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE GRAND CORPS MALADE & MEHDI IDIR
SCÉNARIO DE GRAND CORPS MALADE & FADETTE DROUARD
LIBREMENT ADAPTÉ DE L'OUVRAGE «PATIENTS» DE GRAND CORPS MALADE,
ÉDITIONS DON QUICHOTTE

PRODUIT PAR ERIC ALTMAYER
NICOLAS ALTMAYER
JEAN-RACHID

COPRODUIT PAR SIDONIE DUMAS
MARC LADREIT DE LACHARRIÈRE

UNE PRODUCTION MANDARIN PRODUCTION
KALLOUCHE CINEMA

EN COPRODUCTION AVEC GAUMONT
F. MARC DE LACHARRIÈRE

AVEC LA PARTICIPATION DE OCS
CINÉ+

AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ANTOINE MONOD, AFC
CHEF MONTEUSE LAURE GARDETTE
CHEF DÉCORATRICE SYLVIE OLIVÉ, ADC
CHEF COSTUMIÈRE CLAIRE LACAZE
CHEF MAQUILLEUSE MANUELA TACO
CHEF COIFFEUR YVES GIORGI
MUSIQUE ORIGINALE ANGELO FOLEY RENOICH
SON JEAN-PAUL BERNARD
RAPHAËL SOHIER
ELISABETH PAQUOTTE
ERIC TISSERAND
DIRECTEUR DE CASTING DAVID BERTRAND, ARDA
PREMIER ASSISTANT RÉALISATEUR EMMANUEL GOMES DE ARAUJO AFAR
SCRIPTÉ SYLVIE PREVOT
DIRECTEUR DE PRODUCTION FRÉDÉRIC GRUNENWALD
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION PATRICIA COLOMBAT



LISTE ARTISTIQUE

BEN
FARID
TOUSSAINT
SAMIA
STEEVE
FRANÇOIS
LAMINE
EDDY
JEAN-MARIE
CHRISTIANE

PABLO PAULY
SOUFIANE GUERRAB
MOUSSA MANSALY
NAILIA HARZOUNE
FRANCK FALISE
YANNICK RENIER
JASON DIVENGELE
RABAH NAIT OUFELLA
ALBAN IVANOV
ANNE BENOIT

ERIC
SAMIR
MAMAN BEN
PAPA BEN
LA PSY

COME LEVIN
SAMIR EL BIDADI
FLORENCE MULLER
XAVIER MATHIEU
VALÉRIE EVEN

DOCTEUR CHALLES

AVEC L'AIMABLE PARTICIPATION DE
DOMINIQUE BLANC
PENSIONNAIRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE